

tion par la superstition, ou d'Érasme revendiquant pour l'homme la liberté de la conscience¹ ? »

Les Turcs ayant assiégé Vienne, Luther appela noblement les Allemands à la défense de la patrie. Puis vinrent les ligues de Smalkade, les anabaptistes de Munster. Ceux-ci prêchèrent contre le pape et contre Luther; ils préféroient même le premier au dernier : ils considéroient Luther comme l'ami de la noblesse, et il fut maudit par eux, de même qu'il l'avoit été par les paysans de la Souabe.

MARIAGE, VIE PRIVÉE DE LUTHER.

Luther devoit à ses opinions une démarche qui en étoit la conséquence et la suite. Il avoit ouvert la porte des cloîtres, il en sortoit une foule d'hommes et de femmes dont il ne savoit que faire : il se maria donc, tant pour leur donner un bon exemple que pour se débarrasser de ses tentations. Quiconque a enfreint les règles cherche à entraîner les faibles avec soi et à se couvrir de la multitude : par ce consentement d'un grand nombre, on se flatte de faire croire à la justice et au droit d'une action qui souvent ne fut que le résultat d'un accident ou d'une passion irréfléchie. Des vœux saints furent doublement violés; Luther épousa une religieuse. Tout cela est peut-être bien selon la nature, mais il y a une nature plus élevée : il est difficile, quelles que soient d'ailleurs les vertus de deux époux, qu'ils inspirent la confiance et le respect en faisant le serment de l'union conjugale au même autel où ils prononcèrent les vœux de chasteté et de solitude. Jamais le chrétien ne déposera dans le cœur d'un prêtre le fardeau caché de sa vie si ce prêtre a une autre épouse que cette Église mystérieuse qui garde le secret des fautes et console les douleurs. Le Christ, pontife et victime, vécut dans le célibat, et quitta la terre à la fin de la jeunesse.

La religieuse que Luther épousa se nommoit Catherine de Bora : il l'aima, vécut bien avec elle, et travailla de ses propres mains pour la nourrir. Celui qui fit des princes et dépouilla le clergé de ses richesses resta pauvre; il s'honora par son indigence, comme nos premiers révolutionnaires. On lit ces paroles touchantes dans son testament :

« Je certifie que nous n'avons ni argent comptant ni trésor d'aucune espèce. En cela rien d'étonnant, si l'on veut considérer que nous n'avons eu d'autre revenu que mon salaire et quelques présents. »

1: D. Nisard, *Érasme*, 2^e partie; *Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1835.

On suit avec intérêt Luther dans sa vie privée et dans ses opinions particulières. Il a plusieurs belles pensées sur la nature, sur la Bible, sur les écoles, sur l'éducation, sur la foi, sur la loi. Ce qu'il dit de l'imprimerie est curieux. Une idée individuelle le conduit à une vérité générale et à une vue de l'avenir :

« L'imprimerie est le dernier et le suprême don, le *summum et postremum donum*, par lequel Dieu avance les choses de l'Évangile. C'est la dernière flamme qui luit avant l'extinction du monde. Grâce à Dieu, elle est venue à la fin. »

Il faut entendre Luther dans l'intimité des sentiments domestiques :

« Cet enfant (son fils) et tout ce qui m'appartient est haï de leurs partisans, haï des diables. Cependant tous ces ennemis n'inquiètent guère le cher enfant; il ne s'inquiète pas de ce que tant et de si puissants seigneurs lui en veulent, il suce gaiement la mamelle, regarde autour de lui en riant tout haut, et les laisse gronder tant qu'ils veulent. »

Ailleurs, parlant encore de ses enfants, il dit :

« Telles étoient nos pensées dans le paradis, simples et naïves, innocentes, sans méchanceté ni hypocrisie; nous eussions été véritablement comme cet enfant quand il parle de Dieu et qu'il en est si sûr. »

« Quels ont dû être les sentiments d'Abraham, lorsqu'il a consenti à sacrifier et égorger son fils unique? Il n'en aura rien dit à Sara. »

Le dernier trait est d'une familiarité et d'une tendresse presque sublimes.

Il déplore la mort de sa petite fille Élisabeth :

« Ma petite fille Élisabeth est morte; je m'étonne comme elle m'a laissé le cœur malade, un cœur de femme, tant je suis ému. Je n'aurais jamais cru que l'âme d'un père fût si tendre pour son enfant. »

« Dans le plus profond de mon cœur sont encore gravés ses traits, ses paroles, ses gestes, pendant sa vie et sur son lit de mort; mon obéissante et respectueuse fille! La mort même du Christ (et que sont toutes les morts en comparaison!) ne peut me l'arracher de la pensée comme elle le devoit... »

« Chère Catherine, songe pourtant où elle est allée. Elle a certes fait un heureux voyage. La chair saigne sans doute, c'est sa nature; mais l'esprit vit et se trouve selon ses souhaits. Les enfants ne disputent point; comme on leur dit, ils croient : chez les enfants tout est simple. Ils meurent sans chagrin ni angoisses, sans disputes, sans tentations de la mort, sans douleur corporelle, tout comme s'ils s'endormoient. »

En lisant des choses si douces, si religieuses, si pénétrantes, on se sent désarmé; on oublie la fougue du sectaire.

On trouve, sur la mort de son père, ces paroles d'une profondeur et d'une simplicité bibliques :

« Je succède à son nom; voici maintenant que je suis pour ma famille le *vieux Luther* : c'est mon tour, c'est mon droit de le suivre par la mort. »

Luther, devenu malade et triste, disoit :

« L'empire tombe, les rois tombent, les prêtres tombent, et le monde entier chancelle, comme une grande maison qui va crouler annonce sa ruine par de petites lézardes. »

La mort de Luther fut paisible; il désiroit mourir, et disoit :

« Que notre Seigneur vienne donc vite et m'emmène. Qu'il vienne surtout avec son jugement dernier, je tendrai le cou; qu'il lance le tonnerre, et que je repose

. Fi de nous! sur notre vie, nous ne donnons pas même la dime à Dieu; et nous croirions avec nos bonnes œuvres mériter le ciel! Qu'ai-je fait, moi?

« Ce petit oiseau a choisi son abri et va dormir bien paisiblement; il ne s'inquiète pas; il ne songe point au gîte du lendemain; il se tient bien tranquille sur sa petite branche et laisse Dieu songer pour lui. »

« Je te recommande mon âme, ô mon Seigneur Jésus-Christ! Je quitterai ce corps terrestre, je vais être enlevé de cette vie; mais je sais que je resterai éternellement auprès de toi. »

« Il répéta encore trois fois : *In manus tuas commendo spiritum meum; redemisti me, Domine, Deus veritatis*. Soudain il ferma les yeux, et tomba évanoui. Le comte Albrecht et sa femme, ainsi que les médecins, lui prodiguèrent des secours pour le rendre à la vie; ils n'y parvinrent qu'avec peine. Le docteur Jonas lui dit alors : Révérend père, mourez-vous avec constance dans la foi que vous avez enseignée? Il répondit par un *oui* distinct, et se rendormit. Bientôt il pâlit, devint froid, respira encore une fois profondément, et mourut¹. »

PORTRAITS DE LUTHER.

Voilà le *oui* final qui suivit le *non* prononcé à Worms. Oui Luther persista, et avec lui les sectes dont il fut le père; mais la preuve qu'il ne sentoit pas la portée du mouvement qu'il avoit produit, c'est qu'il

1. Extrait de la *Relation de Jonas et de Cœbius*, dans M. Michelet.

se refusa à tout accord avec ces sectes. Ainsi chez le landgrave de Hesse, il ne voulut rien céder à Zwingli, à Bucer et à Oecolampade, qui le supplioient de s'entendre avec eux : ils lui auroient donné la Suisse et les bords du Rhin; ainsi il blâma Mélancthon qui essayoit entre les catholiques et les protestants, une conciliation à peu près pareille à celle dont s'occupa Bossuet avec Leibnitz; ainsi il condamna les paysans de la Souabe et les anabaptistes de Munster, beaucoup moins à cause des désordres dont ils s'étoient rendus coupables que parce qu'ils ne vouloient pas se renfermer dans le cercle par lui tracé. Un homme à grandes conceptions, désirant changer la face du monde, se seroit élevé au-dessus de ses propres opinions; il n'auroit pas arrêté les esprits qui cherchoient la destruction de ce que lui-même prétendoit détruire. Luther fut le premier obstacle à la réformation de Luther.

Quant au caractère, le réformateur n'en manqua pas, mais après tout il ne fit point éclater ce courage dominateur que montrèrent dans la religion catholique et dans l'hérésie tant de martyrs et d'enthousiastes; il ne fut ni l'invincible Arius, ni l'indomptable Jean Huss : il ne s'expose qu'une fois, après laquelle il se tient à l'écart, menace beaucoup de loin, s'écrie qu'il bravera tout, et ne brave rien. Il refuse d'aller à la diète d'Augsbourg, et demeure prudemment renfermé dans la forteresse de Wartbourg. Il dit souvent qu'il est *seul*, qu'il va descendre de son Sinaï, de sa Sion, et il y reste. Quand il disoit cela, loin d'être *seul*, il étoit derrière les ducs de Mecklembourg et de Brunswick, derrière le grand-maître de l'ordre Teutonique, derrière l'électeur de Saxe, le landgrave de Hesse; il avoit devant lui l'incendie par lui-même allumé, et l'on ne pouvoit plus l'atteindre à travers cette barricade de flammes.

Reconnoissons dans Luther un homme d'esprit et d'imagination, écrivain, poète, musicien, et d'ailleurs très-bon homme. Il a fixé la prose allemande; sa traduction de la Bible, infidèle, parce qu'il savoit mal l'hébreu, est restée; on chante encore dans les églises luthériennes ses psaumes composés d'après les Saintes Écritures. Il étoit désintéressé, doux mari, père tendre, abstraction faite du moine et de la nonne épousée. On sent en lui cette candide et simple nature allemande, pleine des meilleurs sentiments de l'humanité, et qui inspire la confiance au premier abord; mais aussi on retrouve en Luther la grossièreté germanique, ces vertus et ces talents, lesquels s'inspirent, encore même aujourd'hui, de ce *faux Bacchus* maudit par un autre réformateur, Julien l'Apostat.

Luther étoit de bonne foi; il ne tomba dans le schisme qu'après de

longs combats ; il exprime souvent ses doutes, presque ses remords ; il conserve les tentations du cloître. Un homme léger, qui se fait religieux pour avoir vu un de ses amis tué d'un coup de foudre, peut bien jeter le froc pour avoir assisté à la vente des indulgences : il ne faut prêter à tout cela ni hautes idées ni vues profondes. C'étoit très-sérieusement que Luther se croyoit attaqué du diable ; il le combattoit la nuit à la sueur de son front : *Multas noctes mihi satis amarulentas et acerbas reddere ille novit*. Quand il étoit trop tourmenté du démon, il le mettoit en fuite en lui disant trois mots que je n'oserois répéter et qu'on peut lire dans les curieux extraits de M. Michelet¹. Le Christ avoit parlé autrement à Satan ; il s'étoit contenté de lui dire : « Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu. » Quelquefois Luther, dans son exaltation, se pensoit envahi par la Divinité, se dépouilloit de son moi et s'écrioit : « Je ne connois pas Luther : que le diable emporte Luther ! »

Luther ne composoit pas son éloquence de termes choisis, et à propos du pape il se souvient trop du lama. Sa doctrine en faveur des grands est aussi relâchée que son éloquence est quelquefois souillée : il admit presque la polygamie, et permit deux femmes au landgrave de Hesse. S'il n'eût renoncé à l'autorité papale, il auroit pu s'appuyer d'une décrétale de 762, du pape Grégoire II.

PORTRAIT DE LUTHER PAR MAINBOURG, BOSSUËT
ET VOLTAIRE.

On peut remarquer, à l'honneur des écrivains catholiques et des prêtres, la justice qu'ils ont rendue à Luther dans les portraits qu'ils ont faits de lui.

« C'étoit un homme d'un esprit vif et subtil, dit le père Mainbourg dans son style un peu vieilli, naturellement éloquent, disert et poli dans sa langue, infiniment laborieux, et si assidu à l'étude, qu'il y passoit quelquefois des jours entiers, sans même se donner le loisir de prendre un morceau ; ce qui lui acquit une assez grande connoissance des langues et des Pères, à la lecture desquels, et surtout à celle de saint Augustin, dont il fit un très-mauvais usage, il s'étoit fort attaché, contre l'ordinaire des théologiens de son temps. Il avoit la complexion forte et robuste pour durer au travail sans détriment de la santé ; tempérament bilieux et sanguin ; ayant l'œil pénétrant et tout de feu, le ton de voix agréable et fort élevé quand il étoit une fois échauffé, l'air fier, intrépide et hautain, qu'il savoit pourtant radoucir quand

1. *Mémoires de Luther*, t. III, p. 186, ligne 4.

il vouloit, pour contrefaire l'humble, le modeste et le mortifié, ce qui ne lui arrivoit pas trop souvent... Voilà le véritable caractère de Martin Luther, dans lequel on peut dire qu'il y eut un grand mélange de quelques bonnes et de plusieurs mauvaises qualités, et qu'il fut bien plus débauché encore dans l'esprit que dans les mœurs et dans sa vie, laquelle il passa toujours assez régulière. »

Bossuet a fait de Luther un portrait qu'on pourroit croire flatté à force d'être impartial :

« Les deux partis qui partagent la réforme l'ont également reconnu pour leur auteur. Ce n'a pas été seulement les luthériens, ses sectateurs, qui lui ont donné à l'envi de grandes louanges ; Calvin admire souvent ses vertus, sa magnanimité, sa constance, l'industrie incomparable qu'il a fait paroître contre le pape : c'est la trompette ou plutôt le tonnerre ; c'est la foudre qui a tiré le monde de sa léthargie ; ce n'étoit pas Luther qui parloit, c'étoit Dieu qui foudroyoit par sa bouche. Il est vrai qu'il eut de la force dans le génie, de la véhémence dans ses discours, une éloquence vive et impétueuse qui entraînoit les peuples et les ravissoit ; une hardiesse extraordinaire quand il se vit soutenu et applaudi, avec un air d'autorité qui faisoit trembler devant lui ses disciples ; de sorte qu'ils n'osoient le contredire ni dans les grandes choses ni dans les petites. Ce ne fut pas seulement le peuple qui regarda Luther comme un prophète, les doctes du parti le donnoient pour tel. Mélanchthon, qui se rangea sous sa discipline dès le commencement de ces disputes, se laissa d'abord tellement persuader qu'il y avoit en cet homme quelque chose d'extraordinaire et de prophétique qu'il fut longtemps sans en pouvoir revenir, malgré tous les défauts qu'il découvroit de jour en jour dans son maître, et il écrivoit à Érasme, en parlant de Luther : *Vous savez qu'il faut éprouver et non pas mépriser les prophètes*. Cependant, ce nouveau prophète s'emportoit à des excès inouïs. Il outroit tout : parce que les prophètes, par l'ordre de Dieu, faisoient de terribles invectives, il devint le plus violent de tous les hommes et le plus fécond en paroles outrageuses. Luther parloit de lui-même de manière à faire rougir tous ses amis. Enflé de son savoir, médiocre au fond, mais grand pour le temps, et trop grand pour son salut et pour le repos de l'Église, il se mettoit au-dessus de tous les hommes, et non-seulement de ceux de son siècle, mais des plus illustres siècles passés. Il faut avouer qu'il avoit beaucoup de force dans l'esprit : rien ne lui manquoit que la règle, que l'on ne peut avoir que dans l'Église, et sous le joug d'une autorité légitime. Si Luther se fût tenu sous ce joug, si nécessaire à toutes sortes d'esprits, et surtout aux esprits bouillants et impétueux comme le sien ;

s'il eût pu retrancher de ses discours ses emportements, ses plaisanteries, ses arrogances brutales, ses excès, ou, pour mieux dire, ses extravagances, la force avec laquelle il manie la vérité n'auroit pas servi à la séduction. C'est pourquoi on le voit encore invincible quand il traite les dogmes anciens qu'il avoit pris dans le sein de l'Église; mais l'orgueil suivoit de près ses victoires. »

Le patriarche de l'incrédulité, Voltaire, a traité Luther moins favorablement que le jésuite Mainbourg et l'évêque de Meaux.

« On ne peut, dit-il, sans rire de pitié lire la manière dont Luther traite tous ses adversaires et surtout le pape : Petit pape, petit papelin, vous êtes un âne, un ânon ; allez doucement, il fait glacé ; vous vous rompiez les jambes, et on diroit : Que diable est ceci ? le petit ânon de papelin est estropié. Un âne sait qu'il est âne, une pierre sait qu'elle est pierre ; mais ces petits ânon de papes ne savent pas qu'ils sont ânon. »

Ces moqueries de Voltaire sont justes, mais elles ne comptent pas.

CE QU'IL FAUT PENSER DE LUTHER.

Le mouvement que Luther opéra ne vint point de son génie : il n'avoit point de génie ; il faut se soavenir que le mot de génie au temps de Bossuet ne signifioit pas ce qu'il signifie aujourd'hui. Luther, je l'ai dit, avoit seulement beaucoup d'esprit et surtout beaucoup d'imagination. Il céda à l'irascibilité de son caractère, sans comprendre la révolution qu'il opéroit, et laquelle même il entrava en s'obstinant à la concentrer dans sa personne : il eût échoué comme tous ses prédécesseurs si la dépouille du clergé ne se fût trouvée là pour tenter la cupidité du pouvoir.

Après l'événement on a systématisé la réformation ; le caractère de notre siècle est de systématiser tout, sottise, lâcheté, crime : on fait honneur à la *pensée* de bassesses ou de forfaits auxquels elle n'a pas songé, et qui n'ont été produits que par un instinct vil ou un dérèglement brutal : on prétend trouver du génie dans l'appétit d'un tigre. De là ces phrases d'apparat, ces maximes d'échafaud, qui veulent être profondes, qui, passant de l'histoire ou du roman au langage vulgaire, entrent dans le commerce des crimes au rabais, des assassins pour une timbale d'argent ou pour la vieille robe d'une pauvre femme.

On a prétendu que le *libre examen* fut le principe constitutif de la réformation. Il faudroit d'abord s'entendre sur ce qu'on appelle le *libre examen* : le libre examen de quoi ? De la religion, des idées phi-

losophiques ? Il y avoit longtemps que l'on en avoit usé. Le *libre examen* des questions sociales, de la liberté politique ? Non, certes ; et c'est ce que je montrerai dans le chapitre suivant.

Il est même douteux que le *libre examen* en religion ait hâté cette révolution anti-chrétienne qui est au fond de la pensée de ceux dont le *libre examen* est la doctrine favorite. Bayle, qui ne sera pas suspect en cette matière, fait cette observation pleine de profondeur et de sagacité : « On peut assurer que le nombre des esprits tièdes, indifférents, dégoûtés du christianisme, diminua beaucoup plus qu'il n'augmenta par les troubles qui agitèrent l'Europe à l'occasion de Luther. Chacun prit parti avec chaleur : les uns demeurèrent dans la communion romaine, les autres embrassèrent la protestante. Les premiers concurent pour leur communion plus de zèle qu'ils n'en avoient, les autres furent tout de feu pour leur nouvelle créance. On ne sauroit nombrer ces personnes qui, au dire de Coeffeteau, rejetoient le christianisme à la vue de tant de disputes. »

Si l'on dit que dans un temps donné le *libre examen de la vérité religieuse* entraîna comme déduction, comme corollaire, le *libre examen de la vérité politique* ; si l'on dit avec Voltaire que ce n'est qu'après Luther que les séculiers ont dogmatisé, j'en conviendrai : mais on fût arrivé là par le progrès naturel de la civilisation : on n'avoit nullement besoin de passer à travers les fureurs de la Ligue, les massacres de l'Irlande et de l'Écosse, les tueries des paysans de l'Allemagne, les guerres civiles de la Suisse et la guerre de Trente ans. Ces torrents de sang, au lieu de précipiter la marche de l'esprit humain, l'ont arrêté deux siècles sur leurs bords et l'ont empêché d'avancer : les horreurs de 1793 retarderont pour des temps infinis l'émancipation des peuples. La réformation eut tout simplement pour origine l'orgueilleuse colère d'un moine et l'avidité des princes : les changements opérés depuis un siècle avant la réformation, dans les lois et dans les mœurs, amenoient de nécessité des changements dans le culte ; Luther vint en son temps, voilà tout. C'est un exemple de plus de cette renommée des choses et du hasard, qui s'attache à des capacités peu supérieures. Bayle encore fait cette autre remarque judicieuse : « Wicléf et plusieurs autres... n'avoient pas moins d'habileté ni moins de mérite que Luther : mais ils entreprirent la guérison de la maladie avant la crise. »

Berington, dans son *Histoire littéraire*, juge, comme moi, que l'on fût arrivé à toutes les réformes nécessaires sans être obligé de passer par tant de malheurs. « Dans l'Angleterre, ma patrie, dit-il, ces nobles édifices qui étoient les monuments de la généreuse piété de nos

ancêtres auroient été préservés de la destruction et seroient devenus non l'asile de la fainéantise monacale, mais celui du loisir studieux, du mérite modeste et de la philosophie chrétienne. »

Le protestantisme peut à bon droit revendiquer des vertus, il n'est pas aussi heureux dans ses fondateurs : Luther, moine apostat approbateur du massacre des paysans ; Calvin, docteur aigre qui brûla Servet ; Henri VIII, réviseur du Missel et qui fit périr soixante-douze mille hommes dans les supplices : voilà ses trois Christs.

LA RÉFORMATION.

Mais laissant à part l'ouvrier, et ne considérant que l'œuvre, il est des vérités qu'il seroit injuste de nier. La réformation, en ouvrant les siècles modernes, les sépara du siècle limitrophe et indéterminé qui suivit la disparition du moyen âge : elle réveilla les idées de l'antique égalité ; elle servit à métamorphoser une société toute militaire en une société rationnelle, civile et industrielle ; elle fit naître la propriété moderne des capitaux, propriété mobile, progressive, sans bornes, qui combat la propriété bornée, fixe et despotique de la terre. Ce bien est immense : il a été mêlé de beaucoup de mal, et ce mal, l'impartialité historique ne permet pas de le taire.

Le christianisme commença chez les hommes par les classes plébéiennes, pauvres et ignorantes. Jésus-Christ appela les petits, et ils allèrent à leur maître. La foi monta peu à peu dans les hauts rangs, et s'assit enfin sur le trône impérial. Le christianisme étoit alors catholique ou universel ; la religion, dite catholique, partit d'en bas pour arriver aux sommités sociales : la papauté n'étoit que le tribunal des peuples, lorsque l'âge politique du christianisme arriva.

Le protestantisme suivit une route opposée : il s'introduisit par la tête du corps politique, par les princes et les nobles, par les prêtres et les magistrats, par les savants et les gens de lettres, et il descendit lentement dans les conditions inférieures ; les deux empreintes de ces deux origines sont restées distinctes dans les deux communions.

La communion réformée n'a jamais été aussi populaire que le culte catholique ; de race princière et patricienne, elle ne sympathise pas avec la foule. Équitable et moral, le protestantisme est exact dans ses devoirs ; mais sa bonté tient plus de la raison que de la tendresse : il vêtit celui qui est nu, mais il ne le réchauffe pas dans son sein ; il ouvre des asiles à la misère, mais il ne vit pas et ne pleure pas avec elle dans ses réduits les plus abjects ; il soulage l'infortune, mais il n'y

compatit pas. Le moine et le curé sont les compagnons du pauvre ; pauvres comme lui, ils ont pour leurs compagnons les entrailles de Jésus-Christ : les haillons, la paille, les plaies, les cachots, ne leur inspirent ni dégoût ni répugnance ; la charité en a parfumé l'indigence et le malheur. Le prêtre catholique est le successeur des douze hommes du peuple qui prêchèrent Jésus-Christ ressuscité ; il bénit le corps du mendiant expiré, comme la dépouille sacrée d'un être aimé de Dieu et ressuscité à l'éternelle vie. Le pasteur protestant abandonne le nécessaire sur son lit de mort ; pour lui les tombeaux ne sont point une religion, car il ne croit pas à ces lieux expiatoires où les prières d'un ami vont délivrer une âme souffrante. Dans ce monde, le ministre ne se précipite point au milieu du feu, de la peste ; il garde pour sa famille particulière ces soins affectueux que le prêtre de Rome prodigue à la grande famille humaine.

Sous le rapport religieux, la réformation conduit insensiblement à l'indifférence ou à l'absence complète de foi : la raison en est que l'indépendance de l'esprit aboutit à deux abîmes : le doute ou l'incrédulité.

Et, par une réaction naturelle, la réformation, à sa naissance, ressuscita le fanatisme catholique qui s'étoignoit : elle pourroit donc être accusée d'avoir été la cause indirecte des meurtres de la Saint-Barthélemy, des fureurs de la Ligue, de l'assassinat de Henri IV, des massacres d'Irlande, de la révocation de l'édit de Nantes et des dragonades. Le protestantisme crioit à l'intolérance de Rome, tout en égorgeant les catholiques en Angleterre et en France, en jetant au vent les cendres des morts, en allumant les bûchers à Genève, en se souillant des violences de Munster, en dictant les lois atroces qui ont accablé les Irlandois, à peine aujourd'hui délivrés après trois siècles d'oppression. Que prétendoit la réformation relativement au dogme et à la discipline ? Elle pensoit bien raisonner en niant quelques mystères de la foi catholique, en même temps qu'elle en retenoit d'autres tout aussi difficiles à comprendre. Elle attaquoit les abus de la cour de Rome ? Mais ces abus ne se seroient-ils pas détruits par les progrès de la civilisation ? Ne s'élevoit-on pas de toutes parts et depuis longtemps contre ces abus, comme je viens de le montrer ?

La réformation, pénétrée de l'esprit de son fondateur, se déclara ennemie des arts ; elle saccagea les tombeaux, les églises et les monuments ; elle fit en France et en Angleterre des monceaux de ruines. En retranchant l'imagination des facultés de l'homme, elle coupa les ailes au génie et le mit à pied. Elle éclata au sujet de quelques aumônes destinées à élever au monde chrétien la basilique de Saint-

Pierre. Les Grecs auroient-ils refusé les secours demandés à leur piété pour bâtir un temple à Minerve?

Si la réformation, à son origine, eût obtenu un plein succès, elle auroit établi, du moins pendant quelque temps, une autre espèce de barbarie; traitant de superstition la pompe des autels, d'idolâtrie les chefs-d'œuvre de la sculpture, de l'architecture et de la peinture, elle tendoit à faire disparaître la haute éloquence et la grande poésie, à détériorer le goût par la répudiation des modèles, à introduire quelque chose de froid, de sec, de doctrinaire, de pointilleux dans l'esprit; à substituer une société guindée et toute matérielle à une société aisée et tout intellectuelle, à mettre les machines et le mouvement d'une roue en place des mains et d'une opération mentale. Ces vérités se confirment par l'observation d'un fait.

Dans les diverses branches de la religion réformée, cette communion s'est plus ou moins rapprochée du beau, selon qu'elle s'est plus ou moins éloignée de la religion catholique. En Angleterre, où la hiérarchie ecclésiastique s'est maintenue, les lettres ont eu leur siècle classique. Le luthéranisme conserve des étincelles d'imagination que cherche à éteindre le calvinisme, et ainsi de suite en descendant jusqu'au quaker, qui voudroit réduire la vie sociale à la grossièreté des manières et à la pratique des métiers.

Shakespeare, selon toutes les probabilités, s'il étoit quelque chose, étoit catholique; Pope et Dryden le furent; Milton a imité quelques parties des poèmes de saint Avite et de Masenius; Klopstock a emprunté la plupart des croyances romaines. De nos jours, en Allemagne, la haute imagination ne s'est manifestée que quand l'esprit du protestantisme s'est affoibli et dénaturé: les Gœthe et les Schiller ont montré leur génie en traitant des sujets catholiques. Rousseau et M^{me} de Staël, en France, font une brillante exception à la règle; mais étoient-ils protestants à la manière des premiers disciples de Calvin? C'est à Rome que les peintres, les architectes et les sculpteurs des cultes dissidents viennent aujourd'hui chercher des inspirations que la tolérance universelle leur permet de recueillir.

L'Europe, que dis-je? le monde est couvert de monuments de la religion catholique. On lui doit cette architecture gothique, qui rivalise par les détails et qui efface en grandeur les monuments de la Grèce. Il y a plus de trois cents ans que le protestantisme est né; il est puissant en Angleterre, en Allemagne, en Amérique; il est pratiqué de plusieurs millions d'hommes. Qu'a-t-il élevé? Il vous montrera les ruines qu'il a faites, au milieu desquelles il a planté quelques jardins ou établi quelques manufactures. Rebelle à l'autorité des tra-

ditions, à l'expérience des âges, à l'antique sagesse des vieillards, le protestantisme se détacha du passé et planta une société sans racines. Avouant pour père un moine allemand du xvi^e siècle, le réformé renonça à la magnifique généalogie qui fait remonter le catholique, par une suite de saints et de grands hommes, jusqu'à Jésus-Christ, de là jusqu'aux patriarches et au berceau de l'univers. Le siècle protestant dénia à sa première apparition toute parenté avec le siècle de ce Léon protecteur du monde civilisé contre Attila, et avec le siècle de cet autre Léon qui, mettant fin au monde barbare, embellit la société lorsqu'il n'étoit plus nécessaire de la défendre.

Si la réformation rétrécissoit le génie dans l'éloquence, la poésie et les arts, elle comprimoit les grands cœurs à la guerre; l'héroïsme est l'imagination dans l'ordre militaire. Le catholicisme avoit produit les chevaliers; le protestantisme fit des capitaines, braves et vertueux comme La Noue, mais sans élan (Falkland excepté), souvent cruels à froid et austères moins de mœurs que d'esprit: les Châtillon furent toujours effacés par les Guise. Le seul guerrier de mouvement et de vie que les protestants comptassent parmi eux, Henri IV, leur échappa. La réformation ébaucha Gustave-Adolphe, Charles XII et Frédéric; elle n'auroit pas fait Bonaparte, de même qu'elle avorta de Tillotson et du ministre Claude, et n'enfanta ni Fénelon ni Bossuet, de même qu'elle éleva Inigo Jones et Web, et ne créa point Raphael et Michel-Ange.

On a écrit que le protestantisme avoit été favorable à la liberté politique; qu'il avoit émancipé les nations: les faits parlent-ils comme les écrivains?

Il est certain qu'à sa naissance la réformation fut républicaine, mais dans le sens aristocratique, parce que ses premiers disciples furent des gentilshommes. Les calvinistes rêvèrent pour la France une espèce de gouvernement à principautés fédérales, qui l'auroient fait ressembler à l'empire germanique: chose étrange! on auroit vu renaître la féodalité par le protestantisme. Les nobles se précipitèrent par instinct dans ce culte nouveau et à travers lequel s'exhaloit jusqu'à eux une sorte de réminiscence de leur pouvoir évanoui. Mais cette première ferveur passée, les peuples ne recueillirent du protestantisme aucune liberté politique.

Jetez les yeux sur le nord de l'Europe, dans les pays où la réformation est née, où elle s'est maintenue, vous verrez partout l'unique volonté d'un maître: la Prusse, la Saxe, sont restées sous la monarchie absolue; le Danemark étoit devenu un despotisme légal.

Le protestantisme échoua dans les pays républicains, il ne pénétra